



## Vers une philosophie cognitive du langage ?

Jérôme Pelletier

### ► To cite this version:

Jérôme Pelletier. Vers une philosophie cognitive du langage ?. Pacherie & Proust. La Philosophie Cognitive, Ophrys, pp.139-162, 2004. [ijn\\_00355812](#)

**HAL Id: [ijn\\_00355812](#)**

**[https://hal.science/ijn\\_00355812](https://hal.science/ijn_00355812)**

Submitted on 24 Jan 2009

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## “ Vers une philosophie cognitive du langage ?”

Jérôme Pelletier

Université de Brest et Institut Jean-Nicod, Philosophie

### 1 De l’ “ hérésie cognitive ” à l’ambition d’une philosophie cognitive du langage

A la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, le philosophe Gottlob Frege soutient que la pensée exprimable par une phrase, et le sens des mots qui y figurent, ne sont pas des représentations psychologiques. Pour Frege, la pensée exprimée par une phrase ne saurait être, comme une représentation, la propriété d’un seul individu. Si chaque individu a ses propres représentations, l’humanité, dira également Frege, possède un trésor commun de pensées, un trésor qui se transmet d’une génération à une autre. Les significations ou pensées exprimées par les phrases sont, pour Frege, essentiellement publiques et non psychiques.

Cette opposition entre, d’un côté, les pensées pures et publiques exprimées par les phrases et, d’un autre côté, les représentations mentales privées qui leur sont associées dans l’esprit, et la conviction que le philosophe doit s’intéresser exclusivement aux pensées pures ont ensemble joué un rôle fondateur dans le “ tournant linguistique ” en philosophie, un tournant amorcé par Frege, Russell et pris de façon décisive par Ludwig Wittgenstein.

Dans ce sens, Dummett soutient dans son ouvrage sur *Les origines de la philosophie analytique* que l’ “ expulsion des pensées hors de l’esprit ” a rendu “ inéluctable ” le tournant linguistique, c’est-à-dire la conception que les pensées sont “ localisées ” dans le langage ou encore, la conception qu’une explication philosophique de la pensée pouvait être atteinte au travers d’une explication philosophique du langage.

D’un point de vue scientifique, l’avantage immédiat de l’ “ expulsion ” des pensées et significations exprimées par les phrases hors de l’esprit est de pouvoir les soumettre à l’analyse logique. Si on se replace dans le contexte scientifique de Frege qui est celui de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle où la psychologie est encore loin d’être une science objective, l’analyse logique reste la seule voie scientifique d’accès à l’analyse des pensées. Ce n’est évidemment plus le cas depuis que la psychologie est devenue une science objective.

Analyser les pensées signifie pour Frege, Russell ou Wittgenstein partir à la recherche des formes logiques sous-jacentes aux pensées exprimées par les phrases. Et c’est certainement cette orientation analytique – encore plus que l’expulsion des pensées hors de l’esprit - qui caractérise avant tout la philosophie du langage, une philosophie dont l’émergence, pour cette raison, coïncide avec celle de la philosophie analytique. D’emblée la logique occupe donc le rôle clé en philosophie

du langage : c'est sur cette science - telle qu'elle a été refondée par Frege à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle puis par Russell - que les philosophes du langage vont faire reposer leur conception de ce qu'il appellent la forme logique.

Jusqu'il n'y a pas si longtemps, les phrases n'avaient une forme logique que de manière dérivée : on pouvait dire des phrases qu'elles avaient la même forme logique lorsqu'elles exprimaient des pensées ayant la même forme logique. Aujourd'hui les choses ont quelque peu changé puisque l'approche usuelle et, pourrait-on dire, officielle en philosophie revient à identifier la forme logique d'une phrase avec la représentation formelle de sa structure logique dans une langue formelle adaptée. Dès lors, deux phrases peuvent être dites avoir la même forme logique si leurs traductions dans une langue formelle adaptée ont la même forme.

Pour Frege, c'est-à-dire au début de la philosophie analytique du langage, et à la différence de ce qui se passera avec Carnap et ses héritiers, la question de la signification des phrases n'a pas d'intérêt pour elle-même et sa réponse ne vise pas à éclairer la nature des relations entre le langage et l'esprit. En fait, la question de la signification des phrases intéresse Frege parce qu'elle est un moyen de comprendre la nature des jugements arithmétiques. Pour accomplir ce projet, Frege forge une langue formelle adaptée, une idéographie ou "*Begriffsschrift*" susceptible d'exprimer un contenu sémantique d'une manière claire et précise. Au fond, la philosophie du langage s'est d'abord intéressé à la manière dont un langage possible, voire une langue formelle, devrait être constitué pour permettre d'exprimer les vérités scientifiques - un langage possible ou concevable qui n'aurait pas les défauts des langues naturelles. Il faudra véritablement attendre Davidson et Montague pour que les outils de l'analyse logique soient réellement appliqués aux langues naturelles.

Qu'est-ce que les philosophes appellent la forme logique ? La forme logique d'une pensée ou d'une phrase est la structure qui permet de spécifier le rôle de cette pensée ou de cette phrase dans les inférences de la logique, c'est ce qui permet de rendre compte des inférences logiques correctes que l'on effectue avec la pensée ou la phrase. Mais à la différence de ce qui se passe avec les formules logiques où la forme logique apparaît au niveau même de la grammaire ou de la syntaxe des formules, il n'y a pas identité entre la forme grammaticale des phrases des langues naturelles et leur forme logique. C'est précisément cette absence d'identité qui donne sa raison d'être à ce que la tradition philosophique appelle depuis Frege, Russell et Wittgenstein l' "analyse logique", la démarche qui vise à spécifier, dans une langue formelle adaptée, les formes logiques des phrases des langues naturelles.

La philosophie du langage est donc marquée à sa naissance par une double caractéristique : en premier lieu par son orientation délibérément non cognitive dans la mesure où elle vise à l'analyse logique des pensées pures et objectives, non à l'analyse psychologique des représentations cognitives ou mentales et, en second lieu, par sa perspective strictement logique : une pensée pure et objective est cette partie de ce qui est exprimé par une phrase qui a une forme logique et qui, de ce

fait, joue un rôle dans les inférences. Cette double caractéristique explique que quand la philosophie du langage naissante tourne son regard vers le langage, c'est ailleurs qu'elle regarde réellement, vers le monde objectif des pensées et sa structure logique.

D'où le peu d'intérêt que les philosophes analytiques du langage auront, jusqu'à une période récente, pour les études proprement empiriques faites sur le langage, pour la linguistique en particulier. Il est vrai que les travaux en linguistique menés dans les premiers temps de la philosophie du langage se limitaient à recenser et classer les faits linguistiques et les diverses langues du monde. Il reste qu'aujourd'hui encore, à une époque où la linguistique a considérablement évolué pour s'intéresser, elle aussi, à la forme logique des phrases et pour prendre, avant la philosophie, avec Chomsky, un tournant cognitif, nombreux sont encore les philosophes du langage qui continuent de penser que les preuves empiriques venant de la linguistique ne sont pas philosophiquement pertinentes. Pour ces philosophes, la tâche de la philosophie du langage serait toujours et encore d'identifier des vérités conceptuelles *a priori* sur la signification et la communication sans qu'il leur paraisse nécessaire de réfléchir aux engagements empiriques de leurs positions. On peut regretter que la situation ne soit pas en philosophie analytique du langage comme en philosophie analytique de l'esprit où la plupart des philosophes de l'esprit ne doutent pas que les travaux sur la vision ou l'imagerie mentale sont pertinents pour leurs propres travaux philosophiques.

Le tableau qui vient d'être esquissé est évidemment réducteur et trompeur. Il est trompeur parce que de nombreux philosophes du langage ont mené et développé des thèses empiriques. Il suffit de penser à Austin et Grice dont la théorie des actes de langage - poursuivie par Searle et de nombreux autres philosophes - a été menée en collaboration avec linguistes, anthropologues et sociologues. Quand il s'agit pour Austin ou pour Searle de classer les différents actes de langage, ces philosophes savent que l'adéquation empirique de ces classifications donnera lieu à un débat. Les philosophes ont depuis longtemps considéré que, pour la théorie des actes de langage, c'est-à-dire quand il s'agit de faire la théorie de ce que les locuteurs peuvent *réellement* faire avec les mots, il importe de prêter attention aux faits.

Le tableau est surtout éminemment réducteur parce qu'il est centré quasiment exclusivement sur les débuts de la philosophie du langage. Comme je vais tenter de le montrer dans ce qui suit, depuis de nombreuses années, certains philosophes du langage ont une autre conception de l'objet de la philosophie du langage et des relations entre la philosophie et la linguistique.

On pourrait dire que ce qui était considéré par Frege comme l'"hérésie cognitive" est en passe de devenir l'orthodoxie. Il s'agit dorénavant pour un grand nombre de philosophes du langage tel, en France, François Recanatì, de tenter de "psychologiser Frege", c'est-à-dire de donner une explication psychologiquement réaliste de la sémantique de Frege. A partir des acquis de la philosophie de Frege,

ces “ nouveaux ” philosophes du langage tentent soit de refonder, soit de critiquer les thèses centrales de la sémantique frégréenne : l’idée que le sens d’une phrase est le corrélat de ce que l’on appelle sa compréhension, l’idée que la signification d’une phrase est une fonction de la signification de ses parties et de la manière dont elles sont combinées syntaxiquement, l’idée enfin que la connaissance de la signification d’une phrase dépend de la connaissance des conditions dans lesquelles la phrase peut être considérée comme vraie.

Cette nouvelle ambition d’une philosophie cognitive du langage n’est pas le résultat d’un simple retour mécanique de balancier, mais la conséquence d’une multiplicité de facteurs dont certains facteurs extra-philosophiques ont déjà été mentionnés, tels le devenir scientifique de la psychologie et, à la suite des travaux de Chomsky en grammaire générative, le devenir cognitif de la linguistique. A ces facteurs, il faut ajouter des facteurs intra-philosophiques, au premier rang desquels on trouve le fait qu’un grand nombre d’énigmes de la philosophie du langage pointent naturellement vers la philosophie de l’esprit. Je pense notamment aux énigmes de Frege sur l’identité – le fait que quelqu’un ignorant qu’une seule et même planète, Vénus, est nommée par les expressions “ Hespéros ” et “ Phosphoros ” peut, sans se contredire, penser que Hespéros est lumineux et Phosphoros obscur. La résolution de telles énigmes requièrent l’introduction en philosophie du langage de notions cognitives comme celles de sens ou perspectives correspondant aux conceptions toujours particulières que les locuteurs ont des objets auxquels ils font référence. Il était donc, somme toute, relativement inévitable qu’au “ tournant linguistique ” qui a caractérisé les débuts de la philosophie analytique ait succédé un “ tournant cognitif ”.

## **2 Deux conséquences du “ tournant cognitif ” en philosophie du langage**

Le tournant cognitif en philosophie est essentiellement caractérisé par deux thèses : la thèse que la pensée est conceptuellement indépendante du langage et la thèse que la signification linguistique dépend de la signification mentale. La première thèse a pour conséquence de resserrer les liens entre philosophie du langage et linguistique. La seconde thèse a pour conséquence d’établir des ponts entre les recherches menées en philosophie du langage sur la référence et les recherches menées en psychologie ou en neurosciences sur la perception et la cognition.

La première thèse implique un rejet de la préséance du langage sur la pensée dans l’ordre de l’explication. Admettre que le langage ne joue plus un rôle central dans la cognition revient à lui donner le rôle plus modeste de medium de la communication des pensées, en suivant sur ce point, Locke, Russell et Grice. Cette conception communicative du langage est devenue le modèle standard en science cognitive, un modèle où le langage est compris comme un module de l’esprit isolable des autres modules, structuré de façon innée et spécialisé dans l’interprétation et la production des phrases des langues naturelles. Dans cet esprit,

le philosophe Jerry Fodor traite le langage comme un module d'input et d'output pour la cognition centrale.

Dans ce contexte, enquêter sur la nature du langage ne revient plus à mener une enquête sur la nature de la pensée ou sur le mécanisme supposé fondamental de la cognition humaine. En outre, l'étude de l'acquisition ou de l'utilisation d'une langue naturelle n'occupe plus en psychologie une position centrale par rapport à l'étude de la vision ou de la mémoire. Dans cette nouvelle conception "décentrée" de la place du langage dans la cognition, la philosophie du langage peut, enfin, s'intéresser au langage *pour lui-même*. Or, comme c'est précisément ce que fait, depuis longtemps, la linguistique, le philosophe du langage prend conscience de ce que la science du langage peut lui apporter.

Si la pensée est indépendante du langage, l'analyse du concept de signification par Quine et Grice a cependant montré qu'il y avait des relations systématiques entre la signification linguistique et les attitudes propositionnelles comme la croyance et l'intention. L'explicitation de ces relations pousse là encore la philosophie du langage vers l'étude des phénomènes de la cognition. C'est la seconde caractéristique du tournant cognitif en philosophie. Selon les partisans du tournant cognitif, il importe de distinguer l'intentionnalité intrinsèque ou originaire des états mentaux et l'intentionnalité dérivée du langage. Plus précisément l'intentionnalité des phrases – le fait que la phrase :

“ Paris est la capitale de la France ”

exprime, pour parler comme Frege, une pensée, ou le fait que le mot “ Paris ” fait référence à Paris et non à Londres dépend et dérive de l'intentionnalité des utilisateurs du langage et de leurs processus mentaux. Le mot “ Paris ” fait référence à Paris parce que les utilisateurs du langage utilisent le mot pour faire référence à Paris. La phrase qui vient d'être citée signifie que Paris est la capitale de la France parce que les francophones utilisent cette phrase pour représenter cet état de choses. En bref, pour les partisans du tournant cognitif, la signification linguistique est une forme d'intentionnalité dérivée. Admettre cela conduit naturellement à intégrer une étude philosophique de la signification linguistique dans le contexte plus large des recherches menées sur la manière dont les locuteurs perçoivent et connaissent le monde. Pour les philosophes s'inscrivant dans cette nouvelle tradition, le problème de la référence est conçu non plus comme un problème strictement linguistique mais, à la racine, comme un problème concernant la perception et la cognition.

La situation actuelle est donc devenue favorable à une philosophie cognitive du langage. Dans ce qui suit, je présente quelques-unes des contributions de la linguistique – essentiellement les contributions de la linguistique de Chomsky mais aussi certaines contributions récentes des sciences empiriques du langage et de la sémantique cognitive – en philosophie du langage. Je me concentre essentiellement

sur les contributions de la linguistique dans le domaine de la sémantique et laisse de côté, faute de place, ses contributions dans le champ de la pragmatique comme celles de Sperber et Wilson.

### 3 L'héritage de Chomsky en philosophie du langage

Il y a une tension forte entre la perspective délibérément antipsychologiste sur la sémantique de Frege, de Montague et de la plupart des logiciens et la perspective explicitement psychologique de toute la linguistique de Chomsky et, plus généralement, de la science cognitive. Mais cette tension n'a pas empêché une coopération fructueuse et interdisciplinaire concernant certains problèmes fondamentaux de la sémantique.

#### *3.1 La linguistique conçue comme une branche de la psychologie cognitive*

Durant les 40 dernières années, la recherche a montré que toutes les langues, malgré leurs différences, sont construites sur le même plan général et que la plupart des enfants acquièrent leur langue maternelle aussi facilement qu'ils apprennent à marcher, sans enseignement explicite et sans effort apparent. Bien que le bébé ne parle pas dès la naissance, il semble qu'il possède à ce moment-là les précurseurs nécessaires de ce résultat. Toutes ces données suggèrent deux hypothèses :

1. Les principes du langage ne résulteraient pas de l'existence de conventions linguistiques ou sociales mais seraient programmés dans la cognition humaine, dans une faculté linguistique interne.
2. Le langage aurait une base biologique.

La deuxième hypothèse conduit naturellement à postuler l'existence d'une base génétique du langage selon l'argument suivant : si le langage constitue une partie de l'équipement biologique des humains, alors ceux-ci doivent avoir des propriétés génétiques qui construisent les circuits neuronaux dans le langage humain.

La première hypothèse a conduit Chomsky à adopter une approche résolument cognitive en linguistique. Chomsky a donné à cette science pour objectif central de caractériser la faculté humaine de langage, le savoir linguistique des locuteurs appelé encore "grammaire universelle" par Chomsky. Diverses "langues internes" réalisent la faculté du langage, des langues que Chomsky qualifie d'internes pour les distinguer des langues externes particulières. Pour Chomsky, la notion classique de langue externe - la notion d'un type d'objet social dont la structure aurait été établie par convention - n'est pas apte à jouer un rôle en linguistique. De la même manière que les notions ordinaires de table et de chaise ne sont pas adaptées pour jouer un rôle en physique, la notion ordinaire de langue suivant laquelle on traite le chinois comme une langue et l'allemand et le hollandais comme deux langues distinctes, n'est pas adaptée à la linguistique.

Les langues internes qui réalisent ou appliquent la grammaire universelle “sont”, selon Chomsky, dans l’esprit des locuteurs, et, en définitive, dans leurs cerveaux. C’est en vertu du fait que nos cerveaux sont dotés de la grammaire universelle que nous pouvons être dits connaître de manière tacite ou “posséder” notre langue maternelle. La propriété que possèdent les enfants et que n’ont pas, entre autres, les primates non-humains, est la connaissance d’un ensemble de règles, procédures et principes – pour la plupart inconscients - constitutifs de la grammaire universelle.

La possession innée de la grammaire universelle par les locuteurs explique, selon Chomsky, un grand nombre de phénomènes. Je mentionne les principaux : en premier lieu, la facilité avec laquelle les enfants acquièrent leur compétence linguistique sans apprentissage formel et alors que les données linguistiques qu’ils reçoivent de l’environnement externe ne permettent pas, à elles seules, d’expliquer ce résultat ; le fait que tout locuteur a la capacité de comprendre et de produire des phrases qu’il n’a jamais entendues auparavant ; nos intuitions sur la grammaticalité et l’acceptabilité de telle ou telle chaîne syntaxique de signes (“ Qui Jean dit que Paul frappa ? ”) et l’inacceptabilité de telle autre chaîne de signes parfois très proche (“ Qui Jean vit le garçon que Paul frappa ? ”) ; notre capacité à discerner des ambiguïtés syntaxiques (“ Jean taquine le bébé avec un biberon. ” où la suite “ avec un biberon ” peut se lire soit comme un complément circonstanciel de manière soit comme un adjectif déterminatif) ; enfin, notre capacité à effectuer des opérations complexes sur les énoncés (De “ L’homme qui est ici est grand. ” à “ Est-ce que l’homme qui est ici est grand ? en évitant la chaîne inacceptable “ Est-ce que l’homme qui ici est grand ? ”).

Si l’on admet que les locuteurs possèdent dans leur esprit-cerveau un mécanisme sous-tendant ces diverses capacités, il faut alors admettre avec Chomsky que la tâche du linguiste est de découvrir l’état initial de ce mécanisme et les variations paramétriques possibles causées par une exposition aux données linguistiques. Il incombe également au linguiste, selon Chomsky, de déterminer les variations autorisées par la faculté de langage ou grammaire universelle et surtout de découvrir l’ensemble des règles ou principes susceptibles d’expliquer la totalité des phrases grammaticales ou acceptables par les locuteurs.

La grammaire générative d’une langue est un ensemble fini de règles – les humains ont des capacités mentales finies – qui peut engendrer la totalité (potentiellement infinie) des phrases qu’un locuteur de cette langue considère comme acceptables ou grammaticales. En tournant son regard vers les langues, le linguiste découvre des structures qui révèlent les propriétés fondamentales du système computationnel dont sont dotés les locuteurs et qui leur permettent de produire et de comprendre des phrases. La linguistique est ainsi devenue, grâce à Chomsky, une branche de la psychologie cognitive.



### 3.2 *L'apport en philosophie des découvertes linguistiques sur la forme logique des phrases*

Un grand nombre de facteurs interviennent en amont de la détermination de la signification d'une phrase. La linguistique a notamment pour tâche de recenser et d'expliciter ces facteurs. A la suite de Chomsky, les linguistes ont introduit l'idée d'un niveau de représentation qui pourrait être l'input à l'interprétation sémantique. Ils ont fait l'hypothèse, à partir des années 70, que les représentations syntaxiques de surface des phrases sont mises en relation avec une structure abstraite appelée "forme logique", une structure qui fournit une représentation explicite, entre autres, de la portée des quantificateurs (tous, quelques...) et des liens anaphoriques de co-référence éventuellement présents dans la phrase. Cette hypothèse rejoint ou motive de nombreux travaux philosophiques.

Tout d'abord, la forme logique, telle qu'elle est conçue par la linguistique, a les mêmes propriétés que ce que certains philosophes, à la suite de Fodor, appellent le "langage de la pensée", c'est-à-dire ce médium ou système symbolique mental grâce auquel l'esprit stocke et traite l'information, raisonne, apprend le lexique d'une langue, etc. Il y a là une convergence frappante entre les travaux empiriques des linguistes et le postulat philosophique d'une langue de la pensée.

D'autre part, l'enquête sur la forme logique telle qu'elle est menée en linguistique pourrait permettre de caractériser formellement les inférences logiques, c'est-à-dire de faire progresser une entreprise proprement philosophique. Ainsi, dans "La Forme Logique des Phrases d'Action", le philosophe du langage Donald Davidson développe un argument qui montre le lien étroit entre la forme logique des phrases des langues naturelles et les inférences que nous avons l'habitude de faire. Selon Davidson, l'inférence naturelle des phrases 1 à 2 ci-dessous peut être facilement expliquée si l'on fait l'hypothèse que, dans 1, il y a une quantification implicite sur les événements. La forme logique de 1 serait, pour Davidson, quelque chose comme 3 :

1. Jean repassa la chemise rapidement
2. Jean repassa la chemise
3. ( $\exists e$  [= Il y a un événement  $e$ ]) ( $e$  est un repassage de la chemise par Jean et  $e$  était rapide)

L'application de la notion de forme logique à la langue naturelle promet ainsi de produire une théorie de la logique naturelle – dans le sens où l'inférence logique pourrait être définie sur des expressions des langues naturelles sous certaines descriptions structurales données par la linguistique plutôt que sur des langues artificielles.

Une autre source de l'intérêt des philosophes pour l'enquête linguistique sur la forme logique des phrases est que l'élucidation des formes logiques se trouve à la source d'une théorie de la signification telle qu'elle a été conçue par les philosophes sous la forme d'une sémantique vériconditionnelle. C'est ce que nous voyons dans la section suivante.

### ***3.3 Un exemple de “ tournant cognitif ” en théorie de la signification***

A la suite de Frege, les philosophes du langage ont soutenu une conception à la fois “ compositionnelle ” et “ vériconditionnelle ” de la sémantique. Une sémantique “ compositionnelle ” donne le contenu sémantique d'une phrase en caractérisant, en premier lieu, les contributions sémantiques de ses parties et, en second lieu, la signification résultant du fait de combiner ces parties selon un mode de combinaison syntaxique donné. Une sémantique compositionnelle applique donc le “ principe de compositionnalité ” suivant : “ la signification d'une phrase est fonction de la signification de ses parties et de la manière dont elles sont combinées syntaxiquement ”.

Qu'est-ce qu'une sémantique “ vériconditionnelle ” ? Le point de départ d'une telle conception de la sémantique est la remarque relativement triviale suivante : si dans une situation possible, deux phrases quelconques  $\alpha$  et  $\beta$  ont des valeurs de vérité distinctes, par exemple si  $\alpha$  est vraie et  $\beta$  est fausse, alors il faut en déduire que les phrases  $\alpha$  et  $\beta$  doivent avoir des significations différentes. Cette remarque conduit inévitablement à l'idée que les conditions de vérité constituent une partie fondamentale de ce que l'on appelle la signification d'une phrase.

Pour une sémantique à la fois compositionnelle et vériconditionnelle, ce sont les significations qui, par leur combinaison, produisent les conditions de vérité des phrases. Sur cette base, le philosophe du langage Davidson a, dans les années 70, suggéré qu'une théorie de la vérité (une “ T-théorie ”) pouvait servir de théorie de la signification pour un langage. Pour chaque phrase  $S$  d'une langue  $L$ , une théorie de la vérité implique, selon Davidson, ce que l'on va appeler la T-phrase de la forme suivante :

(T)  $S$  est vraie dans  $L$  si et seulement si  $p$ ,

où “  $p$  ” donne (dans un métalangage) les conditions dans lesquelles  $S$  est vraie dans  $L$ . Par exemple, une théorie de la signification pour l'allemand devrait donner, entre autres, un théorème comme (S) :

(S) “ Schnee ist weiss ” est vraie en allemand si et seulement si la neige est blanche.

Selon Davidson, quiconque connaît une théorie de la signification pour une langue  $L$  qui donne des T-phrases interprétatives comme (S) est en position de comprendre chaque phrase de  $L$ .

La perspective de Davidson en théorie de la signification n'était certainement pas une perspective cognitive. Poursuivant le projet de Davidson, Larson et Segal lui font prendre un tournant cognitif. Il s'agit pour eux de passer de la question non cognitive de Davidson : "quelle est la signification d'une phrase ?" à la question cognitive "que signifie la phrase pour un locuteur ?" Larson et Segal soutiennent alors l'hypothèse empirique que le fait pour une phrase d'avoir une certaine signification pour une personne correspond au fait que la T-théorie internalisée de cette personne particulière prouve un certain théorème T pour cette phrase. Ainsi, une phrase donnée S signifie que  $p$  pour un individu  $i$  si et seulement si il est prouvable dans la théorie interne T de  $i$  que S est vraie si et seulement si  $p$ .

Dans la tradition cognitiviste initiée par Chomsky, la théorie de la signification va pouvoir ainsi être considérée comme une théorie de la connaissance expliquant la capacité des locuteurs à juger la présence d'ambiguïté, d'anomalie, d'implication ou de contradiction entre phrases et également leur capacité à juger de la référence des termes et de la vérité ou de la fausseté des phrases. Dans cette perspective cognitive, Larson et Segal sont amenés à faire l'hypothèse que la faculté de langage contient un module sémantique spécifique : un domaine particulier de la connaissance linguistique qui va au-delà de la phonologie, de la morphologie, et de la syntaxe et qui traite de la signification. Dans la conception de Larson et Segal, le module sémantique contiendrait la caractérisation des significations des expressions les plus simples de la langue et les règles pour déduire les significations des expressions complexes sur la base des significations de leurs parties et de la configuration structurale dans laquelle elles interviennent. En outre le module sémantique occuperait, selon Larson et Segal, une place définie à l'intérieur de la faculté de langage et du système cognitif : il produirait des significations pour les structures fournies par la syntaxe et serait connecté au module pragmatique et à l'analyseur phonologique.

### ***3.4 Controverses sur la sémantique référentielle***

L'une des contributions les plus récentes de Chomsky à la philosophie du langage réside paradoxalement dans les critiques qu'il adresse, dans son dernier ouvrage, à la méthodologie philosophique en sémantique.

Comme on l'a vu, Chomsky défend une approche "individualiste" et "internaliste" en sémantique. La sémantique, c'est-à-dire l'interprétation des phrases du langage, relève exclusivement, pour Chomsky, du système computationnel interne qu'est la faculté de langage. Pour faire de la sémantique, ni le linguiste, ni le philosophe n'ont donc selon Chomsky à tourner leur regard vers l'environnement physique ou social dans lequel se trouve placé le locuteur. Si l'objectif est de caractériser de manière naturaliste et scientifique les propriétés sémantiques de la faculté du langage, il importe, toujours selon Chomsky, de renoncer à la manière standard dont les philosophes conçoivent la sémantique. En effet, pour les philosophes du langage, la sémantique est avant tout "externaliste"

puisqu'elle repose de manière essentielle sur la notion de référence et sur les relations que nos mots et concepts ont avec les objets, les propriétés et les états de choses dans le monde *externe*. La méthodologie "individualiste" qui semble pertinente pour la phonologie et la syntaxe vaut-elle également pour la sémantique ?

Si l'on appelle "environnementalisme" la thèse que les contenus des représentations mentales postulées par la psychologie sont en partie déterminés par des facteurs de l'environnement, Chomsky a toujours soutenu, contre des philosophes du langage comme Burge, Putnam ou Davidson, des thèses "anti-environmentalistes". La tâche du linguiste est de découvrir la nature des langues internes, c'est-à-dire d'écrire un chapitre de la psychologie cognitive. Comme la psychologie cognitive est, pour Chomsky, une science "individualiste" et non relationnelle, la sémantique doit également pour Chomsky avoir une forme individualiste ou "non-environmentaliste". En particulier, la sémantique ne doit pas faire intervenir des notions relationnelles comme la notion de référence, où la référence est comprise comme une relation entre une forme linguistique et un objet dans l'environnement externe.

A la différence de Chomsky, la plupart des philosophes du langage considèrent, à la suite de Frege, que la référence et la vérité sont des notions sémantiques centrales. Comme on l'a vu dans la section précédente avec les recherches menées par Larson et Segal, une approche cognitive en philosophie du langage n'implique pas, quoi qu'en dise Chomsky, le rejet des notions de référence et de vérité. D'autre part, Chomsky reproche essentiellement aux sémantiques philosophiques de reposer sur une notion – la référence – qui repose elle-même sur la notion non susceptible d'être analysée scientifiquement : l'intentionnalité. En effet, il n'y a pas, selon Chomsky, de référence sans que des agents aient l'*intention* de faire référence. Or, selon Chomsky, ce qui relève de l'intention des locuteurs ne se prête pas à un traitement scientifique et ne peut donner lieu à une théorie. Sur cette base, Chomsky propose dans son dernier ouvrage de rejeter la notion de référence hors du domaine de la sémantique et de la cantonner dans le domaine de la pragmatique.

Aux critiques que Chomsky adresse aux philosophes, on peut répondre qu'elles semblent faire bien peu de cas des travaux de philosophes tels Drestke ou Fodor et, en France, Pierre Jacob, pour lesquels les contenus des états intentionnels et, conséquemment, les propriétés sémantiques du langage, sont susceptibles d'être expliqués en termes de référence sans faire appel aux intentions des agents. Fodor, par exemple, explique la référence en termes de relations de covariance causale entre des tokens mentaux d'un type donné dans le langage de la pensée et des objets et des propriétés dans le monde *externe*. Comme nous n'avons pas d'intentions concernant des termes dans le langage de la pensée, il n'est donc pas nécessaire pour Fodor de faire appel aux intentions de référence pour construire une sémantique référentielle. Il reste que, si les arguments de Chomsky contre l'approche philosophique de la sémantique ne sont pas tous convaincants, ils ne manqueront pas, et cela à juste titre, de susciter la discussion philosophique.

#### **4 Un exemple d'interaction entre les sciences empiriques du langage et la philosophie du langage : la sémantique des noms propres**

La philosophie du langage est, depuis sa naissance, le lieu de discussions théoriques très vives sur le statut sémantique des noms propres. Pour faire bref, disons que la discussion porte sur le statut référentiel ou prédicatif des noms propres. Depuis les années 60, à la suite des travaux de Donnellan et Kripke, l'option référentialiste a, semble-t-il, emporté la victoire. Si l'on suit les philosophes qui viennent d'être cités, il faut admettre que les noms propres forment une classe sémantique à part et ne sont pas, à la différence des descriptions, synonymes d'expressions prédicatives. Par exemple, le nom propre "Noam Avram Chomsky" ne peut être défini par la description "le fondateur de la grammaire générative", bien que ces deux expressions renvoient bien, dans le monde réel, au même individu. Cette distinction des noms propres et des descriptions explique notre capacité à faire référence à l'individu Chomsky en utilisant son nom propre dans un monde possible où la description qui vient d'être mentionnée ne s'applique pas, par exemple dans une situation fictive où Chomsky exerce la profession de marionnettiste et n'a jamais fait de linguistique. La philosophie trouve dans les sciences empiriques dont l'objet est le langage de quoi étayer l'option référentialiste.

Ainsi, des études menées en neuropsychologie révèlent que certains patients dont la capacité à utiliser les noms propres est détériorée, peuvent cependant reconnaître facilement la représentation photographique de personnes, donner des informations correctes sur leurs professions, et cela sans pouvoir donner le nom de ces personnes. De même, ces patients peuvent aisément reconnaître des morceaux de musique ou des représentations de villes sans pouvoir donner les titres de ces morceaux ou les noms de ces villes. Les déficits de ces patients auraient donc pour dénominateur commun une incapacité à traiter les relations sémantiques purement référentielles ou non-descriptives. Ces observations plaident en faveur de la théorie philosophique selon laquelle le rôle sémantique des noms propres est très différent de celui des prédicats.

De même, les études empiriques menées sur l'acquisition du langage par les enfants plaident en faveur d'une conception non-prédicative de la sémantique des noms propres. Des expériences montrent en effet que les enfants sont plus enclins à interpréter un mot nouveau comme un nom propre si celui-ci est donné à un objet unique. Ainsi, les enfants ont des difficultés à ce que deux chiens portent le même nom. Il y a 6 millions de John et 4 millions de Mary aux Etats-Unis, pourtant les enfants font l'hypothèse d'unicité et s'attendent à ce qu'un nom propre n'ait qu'un seul porteur. Autant d'expériences qui montrent que les enfants ne conçoivent pas les noms propres comme des expressions prédicatives. Comment expliquer que les enfants possèdent dès l'âge de 2 ou 3 ans une connaissance de la sémantique des noms propres ? L'hypothèse est que, à la différence des propriétés grammaticales des noms propres qui doivent être apprises, les propriétés sémantiques de ces expressions sont universelles et pourraient être connues de façon innée. On est

ainsi conduit à postuler que les enfants exploiteraient une connaissance tacite de leur définition sémantique.

## 5 Philosophie du langage et sémantique cognitive

Au sein de la linguistique, depuis les années 80, un autre courant se réclame également des sciences cognitives, le courant des sémantiques cognitives dont les représentants principaux sont Georges Lakoff, Ronald Langacker, Leonard Talmy, Gilles Fauconnier et, en France, Jean Petitot. Cette nouvelle approche de la linguistique a établi de nombreux contacts avec la philosophie.

Le point de départ des sémantiques cognitives est la découverte que les mêmes principes structurels cognitifs opèrent dans des domaines de la cognition humaine qui étaient jusqu'alors considérés comme fortement distincts, voire incommensurables. Sur cette base, il s'agit soit de montrer la continuité existant entre le langage et la cognition humaine non-linguistique et ses divers systèmes : la perception visuelle, le raisonnement, l'affect, l'attention, le contrôle moteur, la mémoire, la planification ou la structure culturelle, soit de développer une théorie de la grammaire cognitive. Dans le premier cas, le but est, dans une perspective non-modulaire, de déterminer les structures cognitives les plus générales qui englobent à la fois les structures connues en psychologie et en linguistique. Dans le second cas, il s'agit de déterminer les bases dans la cognition d'une théorie de la grammaire et de la signification. Ainsi, la distinction grammaticale du sujet et de l'objet serait le corrélat linguistique de la capacité perceptive à saisir le contraste de la figure sur un fond.

L'opposition, ici, est forte avec la linguistique de Chomsky puisque pour la sémantique cognitive, la grammaire n'est plus conçue comme un calcul formel pouvant être décrit *via* un système de règles dont le contenu serait établi indépendamment de la signification des expressions linguistiques. La sémantique y est conçue comme première relativement à la syntaxe et comme déterminant en partie celle-ci. Dans la grammaire cognitive, les catégories grammaticales de nom, verbe, sujet, etc. et les constructions grammaticales complexes ne reçoivent pas, comme dans la linguistique de Chomsky, une caractérisation abstraite en termes syntaxiques, mais sont définies en termes de notions sémantiques, elles-mêmes caractérisées en termes de capacités cognitives.

Comme on l'a vu, la philosophie du langage a traditionnellement défini la signification en termes de conditions de vérité. Une conséquence de cette approche est que la signification d'une expression est relativement indépendante de la manière dont un individu comprend cette expression. La sémantique cognitive est fondée sur une toute autre caractérisation de la signification, une caractérisation en termes de conceptualisation : la signification d'une expression correspond de manière très étroite aux concepts qui sont activés dans l'esprit de son locuteur ou auditeur. On peut soutenir que, pour la sémantique cognitive, la signification, c'est-

à-dire la relation entre les structures cognitives et le monde, est première et la vérité, c'est-à-dire la relation entre les significations et le monde externe, est seconde. Autrement dit, pour la sémantique cognitive, la signification intervient avant la vérité.

Au-delà de ce conflit de paradigmes, il reste que la philosophie du langage peut trouver dans la sémantique cognitive les ressources théoriques pour résoudre un certain nombre de problèmes qui lui sont propres. Donnons un exemple : en philosophie du langage, on fait l'hypothèse que la première personne "Je", les pronoms anaphoriques comme "Moi" et les pronoms réflexifs comme "Moi-même" font tous référence au locuteur d'une énonciation particulière de "Je", "Moi" ou "Moi-même" et à personne d'autre. Or, cette hypothèse de coréférentialité au locuteur ne permet pas de rendre compte de la sémantique d'un certain nombre de phrases, courantes dans l'usage ordinaire du langage comme "Je ne suis pas moi-même aujourd'hui" ou "Je me suis perdu dans le travail" ou "Si j'étais vous, je me détesterais" ou alors nettement moins ordinaires comme "J'ai rêvé que j'étais Brigitte Bardot et que je me m'embrassais". Pour résoudre ce problème, Lakoff a proposé une analyse en termes de "projection métaphorique" de la signification de ces diverses énonciations, une analyse qui s'appuie également sur la théorie des espaces mentaux de Fauconnier. Il existe, selon Lakoff, un système de métaphores conceptuelles caractérisant la manière dont nous comprenons la structure interne d'une personne, soit comme un sujet de conscience, d'émotion et de jugement, soit comme un sujet physique et social. Ce système de métaphores explique qu'une personne puisse être comprise comme un groupe de deux entités distinctes. De plus, la théorie des espaces mentaux de Fauconnier permet de comprendre comment une des entités constitutives d'une personne peut être mentalement "projetée" sur une des entités constitutives d'une autre personne. De cette manière, Lakoff permet de comprendre comment les pronoms anaphoriques ou réflexifs peuvent être utilisés dans les énonciations citées sans être coréférentiels avec le locuteur de la première personne "Je", ouvrant ainsi la voie à une analyse d'énoncés traditionnellement problématiques en philosophie du langage.

## 6 Conclusion

Avec la linguistique de Chomsky, l'étude du langage promettait de nous donner une des clés, voire la clé unique, pour accéder à l'esprit et la grammaire générative se devait d'être le moteur principal des sciences cognitives. Il semble qu'aujourd'hui, le but assigné à la linguistique n'est plus aussi ambitieux mais plutôt celui plus modeste de trouver sa place parmi les autres sciences cognitives au sein d'un projet commun : comprendre le langage et l'esprit. Tout comme la linguistique a été très fortement marquée par la figure de Chomsky, la philosophie du langage a été dominée par celle de Frege. Et tout comme la linguistique, il semble que les philosophes du langage ont eu besoin de plusieurs décennies pour réaliser que leur

discipline était foncièrement interdisciplinaire. Comme j'ai essayé de le montrer dans ce qui précède, linguistique et philosophie du langage ont tout à gagner à se rapprocher, d'une part, l'une de l'autre et, d'autre part, des autres sciences de la cognition. Mais cela ne sera possible que si ces disciplines sont prêtes à renoncer à certains de leurs idéaux fondateurs. La compréhension du langage et de l'esprit mérite bien une telle renonciation.

### Références bibliographiques

Aubin, G., Belin, C., David, D & M.-P. de Partz (eds.), 2001 : *Actualités en Pathologie du Langage et de la Communication*, Solal.

Austin, J. L., 1962 : *How to Do Things with Words*, 2ème ed., (Cambridge, Mass.: Harvard University Press), traduction française par G. Lanne: *Quand Dire, c'est Faire*, 1970, Paris, Ed. du Seuil, rééd. avec une postface de F. Recanati en 1993.

Bloom, P., 2000 : *How Children Learn the Meanings of Words*, Cambridge, Mass. : The MIT Press.

Bouveresse, J., 1971 : *La Parole Malheureuse – De l'Alchimie Linguistique à la Grammaire Philosophique*, Paris : Les Editions de Minuit.

Bouveresse, J. 1991 : *Herméneutique et Linguistique suivi de Wittgenstein et la Philosophie du Langage*, Combas : Editions de l'éclat.

Burge, T., 1979 : "Individualism and the Mental", in P. A. French, T. E. Uehling Jr. & H. K. Wettstein (eds.), *Midwest Studies in Philosophy*, vol. IV., Minneapolis: University of Minnesota Press.

Chierchia G., & McConnell-Ginet S., 1996 *Meaning and Grammar – An Introduction to Semantics*, the MIT Press, Cambridge.

Chomsky, N., 1957, *Syntactic Structures* Mouton, traduction française en 1969, Paris : Seuil.

Chomsky, N., 1966, *Cartesian Linguistics*, MIT Press, traduction française en 1969, Paris : Seuil.

Chomsky, N., 2000, *New Horizons in the Study of Language and Mind*. Cambridge : Cambridge University Press.

Davidson, D. 1967 "La Forme Logique des Phrases d'Action", traduction française par P. Engel in D. Davidson, 1993, *Actions et Événements*, PUF, Paris, 147-171.



- Davidson, D. 1967 “Vérité et Signification” traduction française par P. Engel in D. Davidson, 1993, *Enquêtes sur la Vérité et l'Interprétation*, Editions Jacqueline Chambon, Nîmes, 41-68.
- Donnellan, K. S. 1966: “Reference and Definite Descriptions”, *The Philosophical Review*, LXXX, 281-304.
- Dummett, M., 1988: *Ursprünge der Analytischen Philosophie*, Francfort, Suhrkamp Verlag, traduction française par M-A. Lescourret et éd. par F. Pataut, *Les Origines de la Philosophie Analytique*, 1991: Paris, Gallimard.
- Dretske, F., 1981 : *Knowledge and the Flow of Information*, Cambridge, Mass. : the MIT Press.
- Fauconnier, G., 1984: *Espaces Mentaux: Aspects de la Construction du Sens dans les Langues Naturelles* Paris: Les Editions de Minuit.
- Fayol, M. 1997 : *Des Idées au Texte*, Paris : Presses Universitaires de France.
- Fodor J.A. 1975 : *The Language of Thought*, New York, Cromwell
- Fodor, J. A., 1983 : *The Modularity of Mind*, Bradford, MIT Press, traduction française en 1986 par Abel Gerschenfeld, *La Modularité de l'Esprit*, Paris : Editions de Minuit.
- Fodor, J. A., 1987 : *Psychosemantics*, Cambridge, Mass. : the MIT Press.
- Frege, G. 1971: *Ecrits Logiques et Philosophiques*, traduction française de C. Imbert, Paris: Ed. du Seuil.
- Fuchs, C. 1997, “Diversité des Représentations Linguistiques : Quels Enjeux pour la Cognition ?”, in C. Fuchs & S. Robert (éds.), *Diversité des Langues et Représentations Cognitives*, Ophrys
- Gleitman, L. R. & Landau, B. (éds.), 1994 : *The Acquisition of the Lexicon*, Cambridge, Mass. : the MIT Press.
- Grice, H. P. 1989: *Studies in the Way of Words*, Cambridge, Mass.: Harvard University Press.
- Jackendoff, R. 1994 : *Patterns in the Mind*, New York : Basic Books.
- Jackendoff, R., Bloom, P. & Wynn, K. (éds), 1999 : *Language, Logic and Concepts*, Cambridge, Mass. : the MIT Press.
- Jacob, P. 1997 : *Pourquoi les Choses ont-elles un Sens ?* Paris : Editions Odile Jacob

Kripke, S. 1972: *Naming and Necessity* in D. Davidson et G. Harman (éds), *Semantics of Natural Language*, Dordrecht: Reidel, traduction française de P. Jacob et F. Recanati in *La Logique des Noms Propres*, Paris: Ed. de Minuit.

Lakoff, G., 1987 *Women, Fire and Dangerous Things*. Chicago: University of Chicago Press.

Lakoff, G., 1996 “Sorry, I’m Not myself Today: The Metaphor System for Conceptualizing the Self”, in Gilles Fauconnier et Eve Sweetser (éds.) *Spaces, Worlds and Grammar*, The University of Chicago Press, Chicago, 91-123.

Langacker, R. W. 1991. *Foundations of Cognitive Grammar*, vol. 1: *Theoretical Prerequisites*, vol. 2: *Descriptive Application*. Stanford: Stanford University Press.

Larson R., et Segal G., 1995, *Knowledge of Meaning, an Introduction to Semantic Theory*, MIT Press.

Montague R., 1974, *Formal Philosophy*, Yale, Yale University Press.

Osherson, D. & Lasnik, H. (éds), 1990 : *An Introduction to Cognitive Science, Vol 1 : Language*, Cambridge, Mass. : the MIT Press.

Petitot, J. 1985. *Morphogénèse du Sens I*, Paris : Presses Universitaires de France.

Pinker, S., 1994 *The Language Instinct*, Harper Perennial, New York, Harper-Collins publishers, traduction française en 1999, *L’Instinct du Langage*, Paris : Editions Odile Jacob.

Pollock, J-Y., 1997, *Langage et Cognition – Introduction au programme minimaliste de la grammaire générative*, Paris : Presses Universitaires de France.

Putnam, H., 1975: “The Meaning of “Meaning””, in H. Putnam, *Mind, Language and Reality: Philosophical Papers*, Volume 2, Londres: Cambridge University Press, 215-271.

Quine, W. V. O., 1960: *Word & Object*, Cambridge, Mass.: MIT Press, traduction française par J. Dopp & P. Gochet, 1978, *Le Mot et la Chose*, Paris: Flammarion.

Recanati, F., 1981: *Les Enoncés Performatifs*, Paris: Ed. de Minuit.

Recanati, F., 1993: *Direct Reference, from Language to Thought*, Oxford: Basil Blackwell

Russell, B., 1989: *Ecrits de Logique Philosophique*. Paris, Presses Universitaires de France.

Searle, J. R. 1969: *Speech Acts*, Cambridge: Cambridge University Press.

Segui, J. & Ferrand, L., 2000 : *Leçons de Parole*, Paris : Editions Odile Jacob.

Sperber, D. & Wilson, D. 1986: *Relevance, Communication and Cognition* Oxford : Basil Blackwell, traduction française par A. Gerschenfeld et D. Sperber, 1999, *La Pertinence, Communication et Cognition*, Paris; Ed. de Minuit.

Talmy, L., 2000 *Towards a Cognitive Semantics*, The MIT Press, Cambridge, Massachussets.

Wittgenstein, L. 1922 : *Tractatus Logico-philosophicus*, Annalen der Naturphilosophie, Leipzig, traduction française, préambule et notes par G-G. Granger, 1993, Paris : Gallimard.